

Les revers des trois médailles

Fabrice Fouquet

Un siège manquant Une mutualisation L'abonné absent

Au lycée, ma professeure de dessin m'avait demandé ce que je voulais faire (plus tard). Elle s'était étonnée que je lui réponde « de l'animation ». Bien qu'elle soit dans ce qu'on a nommé ensuite les « métiers de l'image » (la langue française aime s'alourdir de ces formes pesantes, comme il y a aussi le « troisième âge », ou « personne à mobilité réduite... »), elle avait compris que je comptais animer ces opérations promotionnelles dans les marchés ou supermarchés, ou bien divertir les enfants dans les camps de vacances... Le plan *Média* était tout jeune encore, l'animation française industrielle n'en était qu'à ses balbutiements : l'animation comme média n'était pas dans les radars de l'éducation.

J'aimais raconter des histoires, j'avais envie d'en faire mon métier, et avec le dessin par-dessus le marché. Réalisateur n'est pas le métier que je voulais faire, c'est plutôt que j'ai appris que le métier que je voulais faire s'appelait réalisateur.

Aujourd'hui, quelques décennies plus tard, je n'ai plus si souvent à répondre à la question de savoir *quoi faire plus tard qu'à qu'est-ce que je fais*. En dehors de mon milieu professionnel, je réponds en général graphiste. C'est vague, ça ne veut rien dire, et c'est pas mal. Graphiste, même pas réalisateur. De toute façon, réalisateur, personne ne sait vraiment ce qu'il fait.

« Tu écris les histoires ? » Non. « Tu animes tous les dessins ? » Non. « Tu fais les voix ? » Non plus. Pas plus que le son ni la musique... « Mais alors, qu'est-ce que tu fais ? ».

Si je me replace quelques années en arrière, j'étais dans la même ignorance. Le réalisateur d'animation est un moine qu'on ne voit que quand l'œuvre est finie, et encore, quand il veut bien sortir le tête de sa capuche. Dans le cinéma de chair, on connaît la tête de Scorsese, de Pialat, de Rohmer, et celle de Spielberg sous sa casquette... Dans l'animation de dessins, de marionnettes ou de synthèse, qui connaît la tête de J.-F. Laguionie ? de N. Park ? de S. Chomet ? De J. Lasseter ? Comme on ne sait pas vraiment qui il est, on ne sait pas vraiment ce qu'il fait... On connaît les personnages des films (et c'est sans doute le principal). Et ils n'iront pas faire la réclame au JT de 20 heures (et ça n'est pas parce qu'ils seront déjà couchés).

Le gros de l'industrie s'adresse aux enfants qui, il faut croire, n'apprécient que la comédie, genre parmi les plus ingrats et difficiles. Tous les programmes ne sont certes pas égaux, mais fabriquer des brouettées de 52 épisodes dans des univers chaque fois différents, avec des plannings chaque fois plus serrés, relève de la gageure.

Et il faut croire que beaucoup de réalisateurs aiment ça, puisqu'ils y retournent. On pourrait presque en déduire aussi qu'on apprécie ce qu'ils font.

On pourrait s'en fiche, de ce désir de reconnaissance, et on doit s'en moquer, qui s'en soucie ? Et pourtant, quand il s'agit de défendre un métier, il faut s'agiter, se montrer, argumenter, sans cesse argumenter.

Car on en arrive à une situation paradoxale : un film n'existe pas sans réalisateur, et pourtant il doit sans cesse manifester sa présence, lever le doigt, hausser le ton au risque d'être sinon écarté, qu'on parle à sa place ou, pis, qu'on oublie de l'inviter autour de la table.

Il devient désolant, voire parfois décourageant, de devoir année après année expliquer à des institutions que réalisateur est un vrai métier ; et il est navrant d'avoir à justifier que c'est un métier d'auteur à une société d'auteurs.

Combien il serait facile aujourd'hui de dire qu'une image est une création au même titre qu'un texte. Voire qu'une image est nourrie de textes. Combien de tableaux racontent un épisode de la Bible, chaque fois de manière différente ? Qui contesterait qu'un Poussin n'équivaut pas à un Delacroix, qu'un Caravage n'est pas un Tintoret ? Combien leur vision diffère d'un même scénario – et quel scénario !

Il est presque regrettable que la SACD ait été créée par un écrivain, si brillant soit-il. Le texte a phagocyté l'image. On en arrive à une querelle quasi cistercienne, où seul le texte vaut. L'image est décorative, accessoire, voire perverse car séduisante. On bénit les lectures, pas le visionnage. La mise en scène corromprait l'essence du texte.

Pourquoi tout cela ? Parce que les longues discussions à la SACD pour flécher un des deux sièges sont une nouvelle fois court-circuitées. Ce siège qui devait être fléché pour un des « métiers de l'image » (à un auteur graphique ou à réalisateur) ne le sera finalement pas. Si par hasard il advenait que deux scénaristes étaient élus (de par la démographie des scénaristes, par exemple), l'expertise d'un réalisateur ou d'un auteur graphique pourrait être réclamée pour un sujet les concernant. C'est trop d'honneur !

Et puisque le réalisateur que je suis ne saurait faire un texte sans assembler les carottes et les navets, j'enchaînerais de façon incohérente sur le feuilleton de France 4.

En effet, le comte F 4 semblait destiné à voir disparaître son canal quand, grâce aux battements d'ailes d'une chauve-souris, il pourrait revenir à la vie. A moins que ce ne soit l'histoire de Frankenstein, qui sait (un scénariste pourrait-il m'aider dans la salle) ? L'espace de son manoir a semble-t-il profité à la diffusion de programmes capables d'éduquer les minots confinés.

On sait que la série a déjà connu de nombreux rebondissements et qu'elle est attendue, alors écrivons-les prochains épisodes...

Avant le covid :



Après le covid :



Place aux jeunes place aux femmes

Laurent Jaoui*

Logique

La France est un pays de vieux. Pas seulement pour sa courbe démographique, mais parce que c'est un pays de castes où l'accession au pouvoir se fait plus lentement qu'ailleurs. On met plus de temps à gravir l'échelle sociale, plus de temps à réussir. Ceux qui finissent par « arriver » au sommet ont tendance à s'accrocher plus fortement à leur pouvoir : ils ont eu tant de difficulté à l'obtenir. La jeunesse reste à la porte, patiente, patiente, vieillit à son tour et le cycle recommence. L'élection d'Emmanuel Macron a été, à ce titre, une exception mais la structure générale du pouvoir en France demeure.

La France est aussi un pays tenu par des hommes. Les femmes de pouvoir sont rares, voire, dans certains secteurs, inexistantes. Plus aucune femme dirigeante d'une société du CAC 40, par exemple.

Quel est l'impact, dans ce contexte, d'un coronavirus qui cible plus les vieux que les jeunes, plus les hommes que les femmes ?

Prenons nos métiers de l'audiovisuel. Imaginons un tournage au temps du corona.

Quoi qu'on fasse pour sécuriser les plateaux, le risque demeurera. Mais ce risque est bien différent pour un homme de 65 ans ou pour une femme de 25 ans. Un acteur au sommet de sa carrière, n'ayant aucun problème d'argent pour quelques générations, va-t-il mettre sa vie en danger pour un film de plus ? La compagnie d'assurances va-t-elle couvrir le risque ? On peut en douter.

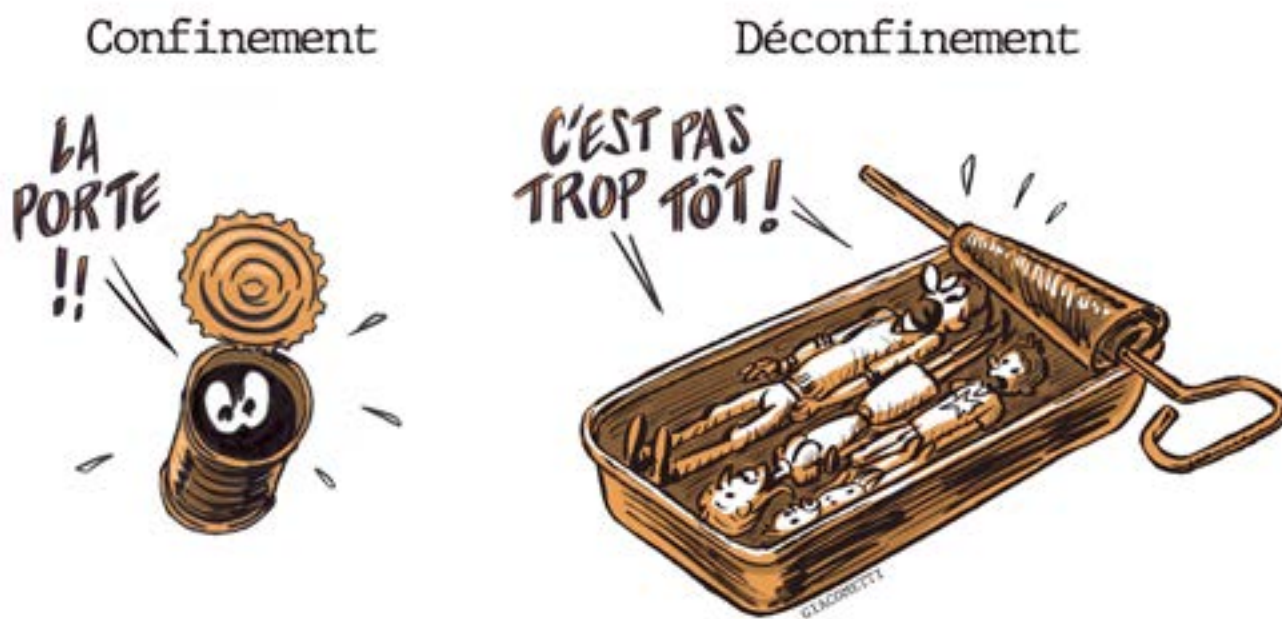
La jeune comédienne de 25 ans, peu connue, risquant peu mais ayant beaucoup plus à gagner, n'est-elle pas susceptible de reprendre le travail plus rapidement ?

Des équipes jeunes et féminisées devraient pouvoir se remettre à travailler plus rapidement, car le risque sanitaire qu'elles encourent est bien moins important.

Comme il y a des différences territoriales, il y a des différences en termes d'âge et de sexe.

La logique voudrait que cette crise sanitaire permette un rééquilibrage des pouvoirs. Pour cela, il faudrait que le sommet de la pyramide accepte de faire pour une fois « une place aux jeunes », « une place aux femmes ».

**Laurent Jaoui, réalisateur de plus de cinquante ans qui a bien conscience de se tirer une balle dans le pied, mais ce sont les seules balles qu'il se permet de tirer.*



© Xavier Giacometti